

Mérinté du paysage et comportements d'alliances : des signes de l'ascendance austronésienne à Madagascar

HERVÉ RAKOTO RAMIARANTSOA

*Ne rejette pas du pied la pirogue
avec laquelle tu as traversé.*

TOUT EN TRADUISANT des liens très forts entre écologie, sociétés et économie, les paysages de l'Imerina soulignent l'empreinte culturelle des hommes sur leur milieu de vie. Combinant à la fois des aménagements particuliers, une ethno-agronomie très fine et une conception religieuse du monde, la mérinté des paysages intègre aussi dans sa dynamique une évolution propre de ces différents éléments (Rakoto Ramiarantsoa, 1995). Un exemple en est la place des sommets topographiques, perçus comme axes de passage des divinités en zone forestière : les habitations évitaient ces positions dominantes. Pourtant, l'humanisation des mêmes lieux au cours des siècles les a retenus comme sites défensifs privilégiés. Leurs vestiges témoignent aujourd'hui d'une volonté passée de maîtriser les espaces environnants. La fonctionnalité de ces hauts-lieux a-t-elle pris le pas sur leur dimension magique ? Ceci conduit à rechercher, au-delà d'une analyse de la répartition actuelle des hommes et de leurs activités, les fondements originels de l'occupation du sol et de sa valorisation par les socié-

tés concernées. La mérinté du paysage, caractéristique des hautes terres centrales malgaches (Betsileo, Imerina, Vakinankaratra) situées entre 900 et 1 700 mètres, invite à une telle réflexion (figure 1). Cet article se propose d'explorer les signes de l'ascendance austronésienne à Madagascar, en mettant d'abord en valeur les spécificités fortes des paysages des hautes terres. On ne doit cependant pas dissocier ces derniers des espaces qu'ils marquent, car leur inscription relève d'une gestion des hommes et des lieux qui assoit les fondements de la construction du territoire. Cette dimension mobilise des comportements pour tisser des réseaux d'alliances, et on retrouve aussi dans ces stratégies des héritages océaniens.

De la riziculture au « paysage-matrice des identités austronésiennes »

Un conte malgache relate que le riz aurait été apporté aux hommes par la fille de Dieu, descendue sur la terre pour l'occasion. Des

métaphores attribuées aux souverains de l'histoire précoloniale véhiculent une même dimension surnaturelle de cette plante. Citons les propos mêmes d'Andrianampoinimerina (1787-1810), le grand roi organisateur de l'Imerina : « ... je n'ai d'autre ami que le riz ». L'administration coloniale n'a pas manqué de souligner cette réalité. La prégnance rizicole demeure, même si les hautes terres n'offrent pas les conditions naturelles adéquates pour cette culture. D'une part, les températures fraîches d'avril à septembre limitent très fortement, quand elles n'arrêtent pas, le développement de la plante. D'autre part, deux handicaps majeurs sont présents avec la concentration des précipitations sur cinq à six mois de l'année et l'irrégularité des pluies : celles-ci n'assurent ni disponibilité, ni alimentation hydrique correctes aux moments cruciaux du cycle végétatif (repiquage, floraison ...) alors qu'il faut être « *inséparable comme l'eau et le riz : ne pas se quitter au champ, rester ensemble dans la marmite...* ». Raison (1984) a pu parler de riz contre nature, pour la culture de première saison dont les plants vivent une partie de leur cycle en saison fraîche.

Le cachet rizicole de la mérinité du paysage s'accorde avec la place d'*Oryza sativa* dans la vie quotidienne : le riz est le fondement par excellence d'un repas, les interdits liés à la riziculture marquent les comportements des gens des terroirs, la gestion des rizières traduit les rapports sociaux et les relations de production dans les campagnes (Blanc-Pamard et Rakoto Ramiarantsoa, 1993). Il explique la prééminence toujours effective de l'enriziculture dans l'aménagement de l'espace. Ainsi, la perspective de nouvelles terres à mettre en riz accompagne-t-elle le plus souvent les migrations de population. La propension paysanne à étendre les superficies rizicoles, plus qu'à intensifier le travail de celles déjà exploitées pour en accroître le rendement, est d'ailleurs remarquable. Elle traduit, certes, le souci très présent de gérer les

risques en ne concentrant pas géographiquement les lieux de production. Une telle disposition révèle surtout, cependant, le sceau du riz dans l'affirmation territoriale : elle seule permet de comprendre le « dressage » de rizières à quelque 1 950 m d'altitude sur des hauteurs d'agriculture pionnière (Blanc-Pamard *et al.*, 1997) : la perspective de voir la terre « mûrie » et le sol « réchauffé » par les pratiques à la parcelle entretient l'espoir d'une production que les conditions écologiques n'offrent pas.

Lorsqu'il n'y a pas déplacement au loin, les stratégies locales procèdent suivant deux directions. La première maximise une exploitation rizicole des bas-fonds : les rizières occupent les bas-fonds, assurément, mais les rizières créent aussi les bas-fonds (Rakoto Ramiarantsoa, 1995). Les aménagements étendent latéralement, aux dépens des collines qui leur sont attenantes, ces unités topographiques identifiées par un « mouillage » lié à la nappe affleurante : ce qui apparaît naturel est en fait le fruit d'une construction paysanne. La saturation des terres de bas-fonds oriente la seconde direction, l'installation de banquettes rizicoles sur les interfluves. Une telle colonisation s'assure d'abord des sources d'eau indispensables pour pallier l'absence de nappe affleurante naturelle, avant de mettre en place un modelé caractéristique de terrasses rizicoles sur les versants. Bonnemaïson (Blanc-Pamard *et al.*, 1997) parle de « javanisation » du paysage et accorde une signification culturelle à cette dynamique d'enriziculture de paysanneries malgaches : « ... ce ne seront plus alors les rizières de plaine qui progresseront... mais les terrasses irriguées de versants montagneux... Le paysage ressemblera alors de plus en plus à un paysage de Java, Bali ou de Luçon, c'est-à-dire au paysage-matrice des identités austronésiennes ».

Décrire le monde et l'importance du riz dans le contexte malgache sans évoquer la place du taro (*Colocasia sp.*) reviendrait à appauvrir la dimension austronésienne de ce milieu. En

effet, bien que ne bénéficiant pas de conditions écologiques favorables sur ces hautes terres tropicales, le taro y est aussi très présent. Avec les autres tubercules (manioc, patate douce), il forme le groupe des « aliments noirs », celui qui, dans le domaine de la nourriture, complète le riz, l'aliment « blanc ». Cette dualité se retrouve dans la localisation des cultures, sur les collines pour les tubercules, dans les bas-fonds pour le riz. Il faut cependant noter la spécificité du taro, le seul tubercule à être support de locutions proverbiales : ses relations avec le riz sont d'une essence particulière. L'expression suivante le suggère : « *une pleine marmite de taro ne peut pas apaiser un cœur habitué au riz* », comme si le référent alimentaire avait navigué du tubercule à la céréale. La succession des deux plantes sur une même parcelle traduit plus précisément une évolution. En Imerina, l'enriziculture de terres aplanies de bas de versants, jouxtant les bas-fonds, passe par une bonification avec le taro. En effet, ce dernier est cultivé dans des trous que l'on remplit de matière organique au fur et à mesure que le tubercule mûrit et remonte en surface, pour éviter que celui-ci ne se retrouve déchaussé ; l'acte, en même temps, permet de « produire » un bon sol pour la future rizière. L'explication paysanne, fonctionnelle, tait une réalité implicite : le taro précède le riz.

Cette dimension s'exprime beaucoup plus nettement dans le Vakinankaratra. Randrianera (1995) note : « *la mise en place ou plus exactement la toute première culture sur une parcelle est toujours la culture de taros* », et cette pratique est dénommée « *continuité de la vie* ». Il souligne particulièrement la présence dans certaines rizières d'au moins un pied de taro, situé dans la partie nord-est de la parcelle : c'est le coin porteur du destin majeur par excellence, celui des ancêtres. Tout aussi significative est l'observation fréquente, en pays betsileo, de grandes feuilles vertes de *Colocasia* isolées en pleine rizière. Elles proviennent de pieds de

taro d'une espèce particulière, un cultivar dont on enfonce le tubercule progressivement dans le sol, au fur et à mesure qu'il grandit. Ils sont plantés dans la parcelle, à l'endroit d'une résurgence phréatique verticale localisée, appelée « œil de l'eau ». Cette zone d'environ 1 m² fait l'objet d'une bonification permanente car l'eau y est froide, le sol tourbeux ; le taro est la seule plante « habilitée » à être associée au riz sur la rizière.

Avec leurs particularités et par leurs imbrications, riz et taro inscrivent dans le paysage malgache des jalons de la grande saga austronésienne. Les premiers départs concernaient une population d'horticulteurs, centrés sur les tarodières irriguées qui caractérisaient la forme originelle de l'agriculture dans l'Asie du sud-est, le riz étant, semble-t-il, une graminée adventice de ces tarodières. Les dernières vagues, porteuses de migrants sur le sol malgache – les hautes terres centrales ont été atteintes à partir de la première moitié du second millénaire –, connaissaient déjà la rizi-culture irriguée. Il apparaît ainsi tout à fait « naturel » que, lors des aménagements, le taro ouvre la voie au riz même si, désormais, la civilisation rizicole marque l'espace et la société.

Des réseaux d'alliés

Autant les comportements individuels que les règles de conduite établies entre les groupes soulignent les stratégies d'alliances des sociétés paysannes des hautes terres centrales. Il faut toutefois noter une expression limitée de ce *modus vivendi* lorsque des « canons » d'une autre nature se sont imposés : cela peut être le christianisme, l'éducation occidentale, ou encore l'économie de marché... L'Imerina, tôt ouverte aux influences extérieures, présente ainsi des situations où l'on observe plus rarement des dispositions à nouer des relations pour en tirer profit. Par contre le Vakinankaratra, et plus encore le Betsileo-Sud, longtemps resté excen-

tré et surtout à l'écart des constructions politiques exogènes du XIX^e siècle, sont deux « pays » où le fonctionnement social est toujours sensible au principe de rechercher, pour y être intégré, des réseaux d'alliés. Dans tous les cas, même enfouie sous des valeurs plus récentes, la dimension de stratégie d'alliance n'est jamais absente, car elle est fondamentalement incluse dans les structures matrimoniales. Elle découvre une population qui, comme « ...ses cousins d'Insulinde ou de Malaisie... », ponctue sa route « ... de parents, d'alliés... », relève Bonnemaïson (Blanc-Pamard *et al.*, 1997). Retenons deux manifestations de ce processus.

La première se rapporte aux usages établis, lors de rencontres au fil d'un trajet. Qui se croise sur un chemin doit se questionner l'un l'autre, se demander réciproquement des nouvelles même si les deux parties en présence ne se connaissent pas. Les formules de salutations sont ritualisées et varient selon qu'il s'agit d'une première rencontre ou, dans le cas contraire, selon l'antériorité du précédent contact (très récemment, il y a quelque temps, il y a bien longtemps). Aux questions introductives sur l'état général et sur le constat de maintien en vie de chacune des deux parties succèdent les interrogations relatives aux faits qui méritent d'être évoqués (*maresaka*) : c'est l'invitation à raconter ce qui s'est passé depuis les dernières retrouvailles ; le narrateur doit relater son parcours, ses contacts et partager les raisons qui expliquent sa présence sur le lieu de rencontre.

L'entretien est évidemment beaucoup plus détaillé s'il se déroule dans une maison, entre hôte et visiteur, que s'il se tient en plein air, entre individus qui chacun, par la suite, poursuivront leur chemin. Dans le premier cas, des attentions particulières de l'hôte accompagnent l'entrevue. Ainsi est-ce seulement après que le visiteur, introduit, soit bien installé que les salutations sont exprimées et la conversation engagée. Chacun veille à occuper la place qui

est la sienne dans l'espace géographique, et qui est définie par son destin, pour ne pas perturber le bon ordre des choses et maintenir ainsi le cours normal de la vie. De même, au terme de la rencontre, une fois que le visiteur aura « demandé le chemin », l'hôte raccompagne celui-ci jusqu'aux limites de sa propriété, là où ce dernier reprend la route. Ces comportements ont un objectif précis : apprécier son prochain dans ses relations pour en faire un ami, et entretenir son réseau de connaissances, garantie de lieux sûrs et de groupes fidèles sur la route de la vie : « *on ne fait pas le détour pour un village, mais on rend visite à ceux qu'on aime* », dit un proverbe. De même, les marchandages engagés au marché visent plus à maintenir la relation qu'à obtenir un bon prix.

La seconde manifestation se rattache aux stratégies matrimoniales qui, dans le cadre du système de filiation indifférenciée caractéristique des hautes terres centrales malgaches, oeuvrent dans le même but d'un large éventail d'alliances. Intrinsèquement, ce système offre la possibilité de se prévaloir autant de son ascendance paternelle que maternelle. Vole (1973) souligne : « *un individu donné appartient à deux stocks constitués par tous les descendants en ligne directe de deux couples de grands-parents* ». Certains groupes statutaires alternent d'ailleurs cycles d'exogamie, pour étendre le réseau d'alliances, et période d'endogamie, afin de mieux insérer au groupe les alliés acquis au cours de la phase d'ouverture. D'une manière générale, la pratique de l'exogamie recherche une constitution de groupes d'interalliés, ces « *dèmes* » au potentiel de contrôle du territoire plus élevé que celui de simples groupes. Les alliances réfèrent ainsi pratiquement toujours au territoire, et il faut souligner que ces stratégies caractérisent plus particulièrement les populations en migrations. L'ancrage aux lieux se tisse par ces liens entre personnes. La dynamique entre village-mère et village-rejeton témoigne d'une telle relation. Celle-ci peut imposer des critères

de choix de conjoints : les prétendants situés à l'extérieur du territoire des ancêtres ne sont pas toujours écartés, ils permettent d'accéder à un autre espace virtuellement allié et d'alléger la pression foncière locale.

Replacée dans le contexte de la grande aventure austronésienne, l'observation du paysage des hautes terres centrales malgaches porte un regard renouvelé sur leurs réalités géographiques. En effet, au-delà des contraintes liées aux conditions naturelles, des différenciations régionales engendrées par l'histoire, ou encore des activités sollicitées par les opportunités économiques, le seing culturel s'inscrit dans les rapports des hommes entre eux, d'une part, des hommes au milieu, d'autre part, et permet de comprendre autant des dynamiques d'aménagement que des logiques de comportements. J'ai évoqué ici seulement quelques points : l'enrization, les stratégies d'alliances, mais le champ d'investigation reste immense pour préciser le fondement culturel de l'action de ces « gens de pirogue » (Bonnemaïson, 1993), contribuer à définir l'enracinement identitaire de ces paysages et, ainsi, en comprendre des modes de fonctionnement. En donnant « *le sens de la route* » (Bonnemaïson, 1989), Joël aura quitté son « terrain-mère » « *en y laissant du doux, comme l'abeille* ».

BIBLIOGRAPHIE

- Blanc-Pamard (C.), Rakoto Ramiarantsoa (H.), 1993. « Les bas-fonds des Hautes Terres centrales de Madagascar : construction et gestion paysannes ». In M. Raunet (ed.), *Bas-fonds et riziculture*. Actes du Séminaire d'Antananarivo, 9-14 décembre 1991, CIRAD, Montpellier : 31-47.
- Blanc-Pamard (C.), Bonnemaïson (J.), Rakoto Ramiarantsoa (H.), 1997. « Tsarahonenana 25 ans après : un terroir "où il fait toujours bon vivre". Les ressorts d'un système agraire, Vakinankaratra (Madagascar) ». In Blanc-Pamard C. et Boutrais J. (éds.), *Thème et variations, Nouvelles recherches rurales au Sud*. Orstom, Paris : 25-61.
- Bonnemaïson (J.), 1989. *Le sens de la route : valeurs de l'enracinement et du voyage en Mélanésie*. Migrations et identité, Publication de l'Université Française du Pacifique, Corail, Nouméa, vol 1 : 113-116.
- Bonnemaïson (J.), 1993. « Gens de pirogue ». *Chroniques du Sud*, n° 11 : 93-94.
- Raison (J.-P.), 1984. *Les Hautes Terres de Madagascar et leurs confins occidentaux*. Karthala, Paris, 2 tomes, 651 + 605 p.
- Rakoto Ramiarantsoa (H.), 1995. *Chair de la terre, oeil de l'eau... : paysanneries et recompositions de campagnes en Imerina (Madagascar)*. Collection À travers champs, Orstom, Paris, 320 p
- Randrianera (M.), 1995. *Lignages et eau : une dynamique liée. Fokontany de Vakinifasina, Betafo-Antsirabe, Vakinankaratra*. Mémoire de Capen, Université de Tananarive - École normale supérieure, 84 p.
- Vogel (C.), 1973. *Organisation familiale et territoriale en Imerina orientale*. Cahiers du Centre de sociologie et d'anthropologie sociale n° 2, Tananarive, 235 p.